

Ces nouveaux renseignements sur la religion de Boudha nous firent augurer que nous trouverions en effet, parmi les Lamas du Thibet, un symbolisme plus épuré et au-dessus des croyances du vulgaire. Nous persistâmes donc dans la résolution que nous avions déjà adoptée, de pousser toujours en avant vers l'occident.

Au moment de nous mettre en route, nous fîmes, selon l'usage, appeler le chef de l'hôtellerie, afin de régler les comptes. Nous avons calculé qu'un loyer de quatre jours pour trois hommes et six animaux, nous coûterait au moins deux onces d'argent; aussi fûmes-nous agréablement surpris d'entendre l'aubergiste nous dire : Seigneurs Lamas, ne comptons pas; versez trois cents sa-pèques à la caisse; et que cela suffise... Ma maison, ajouta-t-il, est nouvellement établie, et je prétends lui faire une bonne réputation. Puisque vous êtes d'un pays éloigné, je veux que vous puissiez dire à vos illustres compatriotes, que mon hôtellerie est digne de leur confiance... Nous lui répondîmes que nous parlerions partout de son désintéressement, et que nos compatriotes, lorsqu'ils auraient occasion de visiter la Ville-Bleue, ne manqueraient certainement pas de descendre à l'hôtel des Trois-Perfections.

CHAPITRE VI.

Rencontre d'un mangeur de Tartares. — Perte d'Arsalan. — Grande caravane de chameaux. — Arrivée de nuit à *Tchagan-Kouren*. — On refuse de nous recevoir dans les auberges. — Logement dans une bergerie. — Débordement du fleuve Jaune. — Aspect de *Tchagan-Kouren*. — Départ à travers les marécages. — Louage d'une barque. — Arrivée sur les bords du fleuve Jaune. — Campement sous le portique d'une pagode. — Embarquement des chameaux. — Passage du fleuve Jaune. — Pénible marche dans les terres inondées. — Campement au bord de l'eau.

Nous quittâmes la Ville-Bleue le quatrième jour de la neuvième lune; il y avait déjà plus d'un mois que nous étions en voyage. Ce ne fut qu'avec de grandes difficultés que la petite caravane put arriver hors de la ville. Les rues étaient encombrées d'hommes, de charrettes, d'animaux et de bancs où les commerçants étalaient leurs diverses marchandises; nous ne pouvions avancer qu'à petits pas, et souvent même nous étions forcés de faire de longues haltes, avant de pouvoir gagner du terrain. Il était près de midi quand nous parvînmes enfin aux dernières maisons de la ville, du côté de la porte occidentale. Là seulement, sur une route large et unie, nos chameaux purent cheminer à leur aise de toute la longueur de leurs pas. Une chaîne de rochers escarpés, qui s'élevaient à notre droite, nous mettais bien à l'abri du vent du nord, que la rigueur de la saison ne se faisait nullement sentir.

Le pays que nous parcourions était toujours dépendant du Toumet occidental. Nous retrouvâmes partout les mêmes marques d'aisance et de prospérité, que nous avions remarquées à l'orient de la ville. De tous côtés c'étaient de nombreux villages, avec tout leur accompagnement de vie agricole et commerciale. Quoiqu'il ne nous fût pas possible de dresser la tente au milieu des champs cultivés, nous voulûmes pourtant, autant que les circonstances le permettaient, nous retremper dans nos habitudes tartares. Au lieu d'entrer dans une hôtellerie pour prendre le repas du matin, nous allions nous asseoir sous un arbre ou au pied d'un rocher, et là nous déjeunions avec quelques petits pains frits à l'huile, dont nous avions fait provision à la Ville-Bleue. Les allants et les venants riaient volontiers, en voyant cette manière de vivre un peu sauvage ; mais au fonds ils n'étaient nullement surpris. Les Tartares, peu accoutumés aux mœurs des peuples civilisés, ont le droit de faire leur cuisine au milieu des chemins, même dans les pays où les auberges sont le plus multipliées.

Pendant la journée, cette façon de voyager n'avait aucun inconvénient ; mais comme il n'eût pas été prudent de passer la nuit dans la campagne, au soleil couché nous nous retirions dans une hôtellerie. Le soin de nos animaux, d'ailleurs, l'exigeait impérieusement. Ne trouvant rien à brouter dans la route, nous ne pouvions nous dispenser de leur acheter du fourrage, sous peine de les voir bientôt tomber d'inanition.

Le second jour après notre départ de la Ville-Bleue, nous rencontrâmes, dans l'auberge où nous passâmes la nuit, un singulier personnage. Nous venions de décharger

nos chameaux et de les attacher à une crèche sous un hangar, lorsque nous vîmes entrer dans la grande cour, un voyageur qui tirait après lui par le licou, un cheval maigre et efflanqué ; ce personnage n'était pas de riche taille, mais en retour il avait un embonpoint prodigieux. Il était coiffé d'un large chapeau de paille, dont les rebords flexibles descendaient jusque sur ses épaules ; un long sabre, qui pendait à sa ceinture, contrastait avec l'air réjoui de sa figure. — Intendant de la marmite, s'écria-t-il en entrant, y a-t-il place pour moi dans ton auberge ? — Je n'ai qu'une chambre à donner aux voyageurs ; trois hommes mongols, qui viennent d'arriver tout à l'heure, l'occupent actuellement. Va voir s'ils peuvent te recevoir. . . . Le nouveau venu se dirigea pesamment vers l'endroit où nous étions déjà installés. — Paix et bonheur, seigneurs Lamas ; occupez-vous toute la place de cette chambre ? N'y en aurait-il pas encore un peu pour moi ? — Pourquoi n'y en aurait-il pas pour toi, puisqu'il y en a pour nous ? Est-ce que nous ne sommes pas les uns et les autres des voyageurs ? — Excellente parole, excellente parole ! Vous êtes Tartares, moi je suis Chinois ; mais vous comprenez merveilleusement les rites, vous savez que tous les hommes sont frères. . . . Après avoir dit ces mots, il alla attacher son cheval à la crèche, à côté de nos animaux ; puis il déposa son petit bagage sur le *Kang* et s'étendit tout de son long comme un homme harassé. . . . Ah-ya, ah-ya ! faisait-il, me voici donc à l'auberge ; . . . ah-ya, comme il fait bien meilleur ici qu'en route ! . . . ah-ya, voyons, que je me repose un peu ! — Où vas-tu, lui dîmes-nous, pourquoi portes-tu un sabre quand tu voyages ? — Ah-ya, j'ai déjà fait beaucoup de

chemin, et j'en ai encore bien davantage à faire... Je parcours les pays tartares; dans ces déserts il est bon d'avoir un sabre au côté, car on n'est pas toujours sûr de rencontrer des braves gens. — Est-ce que tu serais de quelque société chinoise pour l'exploitation du sel ou des champignons blancs? — Non, je suis d'une grande maison de commerce de Péking : je suis chargé d'aller réclamer les dettes chez les Tartares... Et vous autres, où allez-vous? — Ces jours-ci nous passerons le fleuve Jaune à *Tchagan-Kouren*, et nous continuerons notre route vers l'occident, en traversant le pays des *Ortous*. — Vous n'êtes pas Mongols, à ce qu'il paraît? — Non, nous sommes du ciel d'occident. — Ah-ya, nous sommes donc à peu près la même chose, notre métier n'est pas différent. Vous êtes, comme moi, mangeurs de Tartares. — Mangeurs de Tartares, ... dis-tu; mais qu'est-ce que cela signifie? — Oui, notre métier c'est de manger les Mongols. Nous autres, nous les mangeons par le commerce, et vous autres par les prières. Les Mongols sont simples; pourquoi n'en profiterions-nous pas pour gagner de l'argent? — Tu te trompes; depuis que nous sommes en Tartarie, nous avons fait de grandes dépenses, mais nous n'avons jamais pris aux Mongols une seule sapèque. — Ah-ya, ah-ya! — Tu te figures que nos chameaux, notre bagage, tout cela vient des Tartares... Tu te trompes, tout a été acheté avec l'argent venu de notre pays. — Je croyais que vous étiez venus en Tartarie pour réciter des prières. — Tu as raison, nous y sommes en effet pour cela; nous ne savons pas faire le commerce... Nous entrâmes dans quelques détails pour faire comprendre à ce bon vivant la différence qui existe entre les adorateurs du vrai Dieu

et les sectateurs de Bouddha. Le désintéressement des ministres de la religion l'étonnait par-dessus tout. — Dans ce pays, disait-il, les choses ne vont pas comme cela. Les Lamas ne récitent jamais de prières gratis... Pour mon compte, si ce n'était l'argent, je ne mettrais pas le pied dans la Tartarie... A ces mots, il se prit à rire avec épanouissement, tout en avalant de grandes rasades de thé. — Ainsi ne dis pas que nous sommes du même métier; dis simplement que tu es mangeur de Tartares. — Ah! je vous en réponds, s'écria-t-il avec l'accent d'un homme profondément convaincu; nous autres marchands, nous sommes de véritables mangeurs de Tartares; nous les rongeons, nous les dévorons à belles dents. — Nous serions curieux de savoir comment tu t'y prends pour faire de si bons repas en Tartarie? — En vérité, est-ce que vous ne connaissez pas les Tartares? N'avez-vous pas remarqué qu'ils sont tous comme des enfants? Quand ils arrivent dans les endroits de commerce, ils ont envie de tout ce qu'ils voient. Ordinairement ils n'ont pas d'argent, mais nous venons à leur secours; on leur donne les marchandises à crédit, et à ce titre ils doivent, comme de juste, les payer plus cher. Quand on emporte des marchandises sans laisser d'argent, il faut bien qu'il y ait un petit intérêt de trente ou quarante pour cent. N'est-ce pas que cela est très-juste? Petit à petit les intérêts s'accroissent, et puis on compte les intérêts des intérêts. Cela ne se fait qu'avec les Tartares; en Chine les lois de l'empereur s'y opposent. Mais nous, qui sommes obligés de courir sans cesse dans la Terre des herbes, nous pouvons bien exiger l'intérêt de l'intérêt... N'est-ce pas que cela est très-juste? Une dette tartare ne s'éteint

jamais ; elle se transmet de génération en génération. Tous les ans, on va chercher les intérêts, qui se payent en moutons, bœufs, chameaux, chevaux, etc. Cela vaut infiniment mieux que l'argent. Nous prenons les animaux des Tartares à bas prix, et puis nous les vendons très-cher sur le marché. Oh ! la bonne chose qu'une dette tartare ! C'est une véritable mine d'or.

Ce *Yao-Tchang-Ti* (exigreur de dettes), tout en nous exposant son système d'exploitation, ne cessait d'accompagner ses paroles de grands éclats de rire. Il parlait très-bien la langue mongole ; son caractère était en même temps plein de souplesse et d'énergie. Il était facile de concevoir, que des débiteurs tartares devaient se trouver peu à leur aise entre ses mains. Comme il le disait lui-même dans son langage pittoresque, c'était un véritable mangeur de Tartares.

Le jour n'avait pas encore paru, que le *Yao-Tchang-Ti* était sur pied. — Seigneurs Lamas, nous dit-il, je vais seller mon cheval et partir tout de suite, aujourd'hui je veux faire route avec vous. — Singulier moyen de faire route avec le monde, que de partir quand on n'est pas encore levés. — Ah-ya, ah-ya ! avec vos chameaux, vous autres, vous allez vite ; vous m'aurez bientôt attrapé. Nous arriverons ensemble à l'*Enceinte-Blanche*, *Tchagan-Kouren*. Il partit, et nous continuâmes à reposer jusqu'au lever du soleil.

Cette journée nous fut funeste ; nous eûmes à déplorer une perte ; après quelques heures de marche, nous nous aperçûmes qu'Arsalan ne suivait plus la caravane. Nous fîmes une halte, et Samdadchiemba monté sur son petit mulet noir rebroussa chemin pour aller à la décou-

verte. Il parcourut tous les villages que nous avions rencontrés sur notre route ; mais ses recherches furent inutiles, il revint sans avoir trouvé Arsalan. — Ce chien était chinois, dit Samdadchiemba, il n'était pas accoutumé à la vie nomade ; il se sera fatigué de courir le désert, et aura pris du service dans les terres cultivées... Que faut-il faire ? faut-il attendre encore ? — Non, partons ; il est déjà tard, et il y a encore loin d'ici à l'*Enceinte blanche*. — S'il n'y a pas de chien, eh bien, soit ; qu'il n'y ait pas de chien ; est-ce que nous ne pourrions pas faire route sans lui ? Après ces paroles sentimentales de Samdadchiemba, nous nous remîmes en route.

Tout d'abord la perte d'Arsalan nous contrista un peu ; nous étions accoutumés à le voir aller et venir dans les prairies, se jouer à travers les grandes herbes, courir après les écureuils gris, et donner l'épouvante aux aigles qui se posaient dans la plaine. Ses évolutions continuëles servaient à rompre la monotonie des pays que nous parcourions et abrégeaient en quelque sorte la longueur de la route. Sa fonction de portier était surtout un titre à nos regrets. Cependant, après que nos premiers mouvements de sensibilité furent passés, une mûre réflexion vint nous faire comprendre que cette perte n'était pas tout à fait aussi grande que nous l'avions d'abord imaginé. A mesure que nous avions fait des progrès dans la vie nomade, notre appréhension des voleurs s'était diminuée. Arsalan d'ailleurs faisait assez mal son office de gardien ; des marches journalières et forcées lui donnaient pendant la nuit un sommeil que rien ne pouvait troubler. La chose allait si loin, que tous les matins

nous avons beau aller et venir pour plier la tente et charger nos chameaux, Arsalan était toujours à l'écart, étendu parmi les herbes et dormant d'un sommeil de plomb. Nous étions obligés de lui donner des coups pour l'avertir que la caravane allait se mettre en route. Une fois, un chien vagabond fit sans aucune opposition son entrée dans notre tente pendant la nuit, et eut le temps de dévorer notre bouillie de farine d'avoine, plus une chandelle, dont nous trouvâmes la mèche et quelques débris hors de la tente. Une considération d'économie finit enfin par calmer entièrement notre chagrin; il fallait tous les jours à Arsalan une ration de farine pour le moins aussi grosse que celle de chacun de nous. Or, nous n'étions pas assez riches pour avoir continuellement assis à notre table un hôte de trop bon appétit, et dont les services étaient incapables de compenser les dépenses qu'il nous occasionnait.

D'après les renseignements qu'on nous avait donnés, nous devions arriver ce jour-là même à l'*Enceinte blanche*. Le soleil s'était déjà couché, et nous avions beau regarder au loin devant nous, on n'apercevait rien poindre à l'horizon qui annonçât la présence d'une ville. Enfin, nous découvrîmes dans le lointain comme des nuages épais de poussière qui semblaient s'avancer vers nous. Peu à peu nous vîmes clairement se dessiner les grandes formes de nombreux chameaux conduits par des commerçants turcs; ils transportaient à Péking des marchandises venues des provinces de l'ouest. L'aspect de notre petite caravane était bien misérable à côté de cette interminable file de chameaux, tous chargés de caisses enveloppées de peaux de buffle. Nous demandâmes au

conducteur qui ouvrait la marche, si nous étions encore loin de *Tchagan-Kouren*. — Vous voyez ici, dit-il en riant malicieusement, un bout de notre caravane; l'autre extrémité n'est pas encore sortie de la ville. — Merci, lui répondîmes-nous, dans ce cas nous serons bientôt arrivés. — Oui, bientôt, vous avez tout au plus une quinzaine de lis. — Comment cela quinze lis? pourquoi dis-tu que tous tes chameaux ne sont pas encore sortis de *Tchagan-Kouren*? — Ce que je dis est vrai, mais vous ne savez pas que nous conduisons au moins dix mille chameaux. — S'il en est ainsi, nous n'avons pas de temps à perdre; bonne route, allez en paix; et nous pressâmes aussitôt notre marche.

Ces chameliers avaient sur leur figure, noircie par le soleil, quelque chose de sauvage et de misanthrope. Enveloppés des pieds à la tête avec des peaux de bouc, ils étaient placés entre les bosses de leurs chameaux, à peu près comme des ballots de marchandises; à peine s'ils daignaient tourner la tête pour nous regarder. Cinq mois de marche à travers le désert les avaient presque entièrement abrutis. Tous les chameaux de cette fameuse caravane portaient suspendues à leur cou des cloches tibétaines, dont le son argentin et varié produisait une musique harmonieuse, et qui contrastait avec la physionomie morne et taciturne des chameliers. Notre marche pourtant les forçait bien quelquefois à rompre le silence; le malin Dchiahour avait trouvé moyen de les contraindre à faire attention à nous. Quelques chameaux, plus timides que les autres, s'effarouchaient à la vue de notre petit mulet, qu'ils prenaient sans doute pour une bête fauve. Cherchant alors à s'échapper du

côté opposé, ils entraînaient dans leur fuite les chameaux qui les suivaient ; de sorte que la caravane prenait par cette manœuvre la forme d'un arc immense. Ces brusques évolutions réveillaient un peu les chameliers de leur morne assoupissement ; ils faisaient entendre un sourd grommellement, et nous lançaient un regard sinistre pendant qu'ils ramenaient la file au milieu de la route. Samdadchiemba, au contraire, riait aux éclats ; nous avions beau lui crier de se tenir un peu à l'écart ; pour ne pas effaroucher les chameaux, il faisait la sourde oreille. Le débandement de la caravane était pour lui un ravissant spectacle, et c'était à dessein qu'il faisait incessamment caracolier son petit mulet noir.

Le premier chamelier ne nous avait pas trompés. Sa file de chameaux était en effet interminable. Nous marchâmes jusqu'à la nuit, resserrés à notre droite par la chaîne des rochers, et à notre gauche par la caravane qui s'avancait sous la forme d'une barrière ambulante, et quelquefois, grâce à Samdadchiemba, comme une grande spirale.

Il était nuit close, et nous étions encore en chemin, sans trop savoir où nous nous dirigeons. Nous rencontrâmes un Chinois monté sur un âne, et qui s'en allait précipitamment. — Frère aîné, lui dites-vous, est-ce que l'*Enceinte blanche* est encore loin ? — Non, frères, vous en êtes tout près. Voyez-vous, là-bas, scintiller ces lumières, ce sont celles de la ville ? vous n'avez que cinq *lis* de route... C'était beaucoup que cinq *lis*, pendant la nuit, et dans un pays inconnu ; mais il fallut se résigner. Le ciel devenait de plus en plus bas et noir. Point de lune, point même d'étoiles pour éclairer un peu notre

marche. Il nous semblait que nous marchions dans un ténébreux chaos et parmi des abîmes. Nous prîmes le parti d'aller à pied, dans l'espoir de voir un peu plus clair. Mais ce fut le contraire : nous faisons quelques pas lentement et comme à tâtons, puis, tout à coup, nous nous rejetons en arrière, de peur de heurter des montagnes ou de hautes murailles, qui paraissent sortir subitement d'un abîme et se dresser devant nos yeux. Bientôt nous fûmes ruisselants de sueur, et contraints de remonter sur nos animaux, dont la vue était plus sûre que la nôtre. Par bonheur que les charges de nos chameaux étaient solidement attachées. Quelle misère si, au milieu de ces ténèbres, les bagages eussent chaviré, comme il arrivait souvent pendant les premiers jours de notre voyage !

Nous arrivâmes à *Tchagan-Kouren*, sans pour cela voir diminuer encore notre embarras. Nous étions dans une grande ville ; les auberges devaient y être nombreuses ; mais où aller les chercher ? Toutes les portes étaient fermées et personne dans les rues. Les chiens nombreux qui aboyaient et couraient après nous étaient les seuls indices que nous étions dans une ville habitée, et non pas dans une nécropole. Enfin, après avoir parcouru au hasard plusieurs rues désertes et silencieuses, nous entendîmes de grands coups de marteau résonner en cadence sur une enclume. Nous nous dirigeâmes de ce côté, et bientôt une grande lueur, une fumée épaisse, et des projectiles embrasés qui jaillissaient dans la rue, nous annoncèrent que nous avions fait la découverte d'une boutique de forgerons. Nous nous présentâmes à la porte, et nous priâmes très-humblement tous nos

frères les forgerons de vouloir bien nous indiquer une auberge. D'abord on se permit quelques railleries sur les Tartares et sur les chameaux; puis un garçon de la forge alluma une torche et sortit pour nous trouver un gîte.

Après avoir longtemps frappé et appelé à une première auberge, un homme se décida enfin à paraître. Il entr'ouvrit sa porte et se mit à parlementer avec notre guide. Malheureusement, pendant ce temps-là, un de nos chameaux, vexé par un chien qui lui mordait les jambes, s'avisa de pousser un grand cri. L'aubergiste leva la tête, jeta un coup d'œil sur la pauvre caravane et referma soudain sa porte. Dans toutes les auberges où nous nous adressâmes, nous fûmes accueillis à peu près de la même manière. Aussitôt qu'on s'apercevait qu'il était question de loger des chameaux, on nous répondait, sans tergiverser, qu'il n'y avait pas de place. C'est que ces animaux sont, en effet, d'un grand embarras dans les auberges, et souvent la cause de grands désordres. Leur forme colossale et bizarre épouvante tellement les chevaux, que souvent les voyageurs chinois, en entrant dans une hôtellerie, posent la condition qu'on n'y recevra pas de caravane tartare. Notre guide, ennuyé de voir tous ses efforts inutiles, nous souhaita une bonne nuit et s'en retourna dans sa forge.

Nous étions brisés de faim, de soif et de fatigue; car il y avait longtemps que nous allions et venions au milieu d'une obscurité profonde, parcourant toutes les rues, sans trouver un endroit où nous pussions prendre un peu de repos. Dans cette triste et fâcheuse position, nous ne vîmes d'autre parti à prendre que d'aller nous blot-

tir, nous et nos animaux, dans quelque recoin, et d'attendre là, avec patience et pour l'amour de Dieu, que la nuit fût passée. Nous en étions à cette magnifique *impression de voyage*, lorsque nous entendîmes partir d'un enclos voisin des bêlements de moutons. Nous nous décidâmes à une dernière tentative. Nous allâmes heurter à la porte, qui s'ouvrit aussitôt. — Frère, ceci est-ce une auberge? — Non, c'est une bergerie... Vous autres, qui êtes-vous? — Nous sommes des voyageurs. La nuit nous a surpris en chemin; lorsque nous sommes entrés dans la ville, toutes les auberges étaient fermées; personne ne veut nous recevoir... Pendant que nous parlions ainsi, un vieillard s'avança, tenant à la main, pour s'éclairer, une grosse branche enflammée. Aussitôt qu'il eut aperçu nos chameaux et notre costume... *Mendou! Mendou!* s'écria-t-il, seigneurs Lamas, entrez ici. Dans la cour il y a de la place pour vos animaux; ma maison est assez grande; vous vous reposerez ici pendant quelques jours... Nous avions rencontré une famille tartare, nous étions sauvés! Mettre bas nos bagages et attacher nos animaux à des poteaux fut fait en un instant. Nous allâmes enfin nous asseoir autour du foyer mongol, où le thé au lait nous attendait. Frère, dites-nous au vieillard, il serait superflu de te demander si c'est à des Mongols que nous devons aujourd'hui l'hospitalité. — Oui, seigneurs Lamas, toute la maison est mongole. Depuis longtemps nous n'habitons plus sous la tente. Nous sommes venus bâtir ici une demeure pour faire le commerce des moutons. Hélas! insensiblement nous sommes devenus Chinois. — Votre manière de vivre a subi, il est vrai, quelque changement, mais

votre cœur est toujours demeuré tartare... Dans tout *Tchagan-Kouren*, nous n'avons pas rencontré une seule auberge chinoise qui ait voulu nous recevoir. — Ici le Tartare poussa un profond soupir, et secoua tristement la tête.

La conversation ne fut pas longue. Le chef de famille, qui avait remarqué l'excessive fatigue dont nous étions accablés, avait déroulé un large tapis de feutre, dans un coin de la salle ; nous nous y étendîmes, en nous faisant un oreiller de notre bras, et dans un instant nous fûmes endormis d'un sommeil profond. Probablement nous serions demeurés dans la même position jusqu'au lendemain matin, si Samdadchiemba n'était venu nous secouer pour nous avertir que le souper était prêt. Nous allâmes nous placer à côté de l'âtre, où nous trouvâmes deux grandes tasses de lait, des pains cuits sous la cendre, et quelques côtelettes de mouton bouilli, le tout disposé sur un escabeau qui servait de table. C'était magnifique ! Après avoir soupé lestement et d'excellent appétit, nous échangeâmes une prise de tabac avec la famille, et nous retournâmes prendre notre sommeil où nous l'avions quitté.

Le lendemain il était grand jour quand nous nous levâmes. La veille nous n'avions eu ni le temps ni la force de parler de notre voyage ; aussi nous nous hâtâmes de communiquer notre itinéraire au Tartare, et de lui demander ses conseils. Aussitôt que nous eûmes dit que notre projet était de traverser le fleuve Jaune, et de continuer notre route à travers le pays des *Ortous*, des exclamations s'élevèrent de toutes parts. — Ce voyage est impossible, dit le vieux Tartare ; le fleuve Jaune a dé-

bordé, depuis huit jours, d'une manière affreuse : les eaux ne sont pas encore retirées, elles inondent toute la plaine... Cette nouvelle nous fit frissonner ; car nous n'étions nullement préparés à trouver à *Tchagan-Kouren* un si sérieux obstacle. Nous savions bien que nous aurions à passer le fleuve Jaune, peut-être sur une mauvaise barque, et que cela serait d'un grand embarras à cause de nos chameaux ; mais nous n'avons jamais pensé nous trouver en présence du *Hoang-Ho*, à l'époque d'un de ses plus fameux débordements. Outre que la saison des grandes pluies était passée depuis longtemps, cette année, la sécheresse avait été à peu près générale. Ainsi il avait été impossible de s'attendre à une pareille crue d'eau. Cet événement surprenait aussi beaucoup les gens du pays ; car annuellement les débordements avaient lieu vers la sixième ou la septième lune.

Dès que nous eûmes appris cette fâcheuse nouvelle, nous nous dirigeâmes promptement hors de la ville, afin d'examiner par nous-mêmes si les récits que nous avions entendus n'étaient pas exagérés. Bientôt nous pûmes nous convaincre qu'on nous avait dit exactement la vérité. Le fleuve Jaune était devenu comme une vaste mer, dont il était impossible d'apercevoir les limites. On voyait seulement, de loin en loin, des îlots de verdure, des maisons et quelques petits villages qui semblaient flotter sur les eaux. Nous consultâmes plusieurs personnes sur le parti que nous avions à prendre en cette déplorable circonstance. Mais les opinions n'étaient guère unanimes. Les uns disaient qu'il était inutile de penser à poursuivre notre route : que, dans les endroits d'où les eaux s'étaient retirées, la vase était si glissante et si pro-